

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1980)

NOUVELLE SERIE

TOME 12 - 1981

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1981

Séance du 25 mai 1981

RÉCEPTION de M. François-Bernard MICHEL

ÉLOGE du Professeur Albert PUECH

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Mes Chers Confrères,

Mesdames, Messieurs,

Selon la tradition de notre Académie, me voici devant vous afin de dire mon remerciement et rendre hommage à mon prédécesseur, le Professeur Albert PUECH.

Que ne suis-je, pour ce faire, comme Roland BARTHES un être de langage, doté autant que lui, d'une voix qui empourprait de plaisir tous les textes qu'il touchait ! Que n'ai-je le « grain de sa voix », comme on dit du grain d'une peau, ce léger vibrato qui laisse entendre la jouissance du corps par delà la main qui écrit, par delà la voix qui parle !

Mais de Roland BARTHES, me permettez-vous de reprendre à mon compte une formule, qui résume aujourd'hui mes sentiments : « l'honneur est souvent immérité, la joie ne l'est jamais ». Il n'est pas sûr, en effet, que mes mérites et qualités justifiaient l'honneur que vous m'avez fait en m'admettant au sein de votre Compagnie. Mais très grande en est ma joie, non affecté mon plaisir, d'y côtoyer des Sociétaires d'aussi grande qualité que vous et d'en partager les séances, toujours fécondes. Comme l'Université, l'Académisme, quel qu'il soit, est en procès. Mais référez-vous au dictionnaire de ROBERT, vous y trouverez à propos du mot « académisme », cette phrase exemplaire, qui constitue par elle-même une réponse sans appel aux détracteurs : « On a parfois accusé INGRES d'académisme, sans comprendre son originalité profonde ».

Au plaisir de nos séances, il faut ajouter celui de bénéficier de ce cadre grandiose dans lequel nous accueille tous les lundis notre généreux mécène, Pierre SABATIER D'ESPEYRAN. Cette réunion survient hélas ! à un moment où son état de santé ne lui permet pas d'y participer ; mais vers lui vont mes cordiales pensées associées, j'en suis sûr, à toutes les vôtres.

Il m'est une agréable démarche de remercier notre excellent Secrétaire Perpétuel Gaston VIDAL qui, pour le bonheur de cette Académie, brave les années ; notre Président annuel Monsieur Jacques BATIGNE qui ne manque pas d'animer nos réunions ; mes Maîtres, collègues et amis de la Section de Médecine. Ils ne m'en voudront pas de dire la fierté que j'éprouve à faire partie de leur illustre Compagnie et combien ils contribuent à me donner une haute idée de la personne du médecin.

Permettez-moi de m'adresser tout particulièrement à ceux que, sans une inqualifiable ingratitude, je ne pourrais omettre de mentionner ici :

Le Professeur CADÉRAS DE KERLEAU dont le parrainage m'honore et qui, alliant la finesse de son esprit à la sagesse de son jugement, est si attentif au maintien des hautes traditions de notre Faculté de Médecine comme de celles de l'Académie. A votre propos, Monsieur, je rappellerai seulement ce soir, que vous avez eu le privilège d'accompagner un jour, au cimetière marin de SÈTE, Paul VALÉRY, Louis GILLET et le général de LATTRE DE TASSIGNY.

Le Professeur Claude ROMIEU dont les qualités d'intelligence, de culture et de courage s'associent à la sensibilité du cœur et dont je suis fier d'être l'ami. Il se faisait une joie d'être là aujourd'hui et me l'a répété ce matin. Son absence me désole et vers lui vont nos affectueuses pensées.

Mon Maître, le Professeur Joseph VIDAL, auprès duquel j'ai beaucoup appris, bien davantage qu'une discipline médicale, les notions de rigueur et de grandeur.

Le Professeur Hervé HARANT, un Maître exceptionnel, auquel nous ne rendrons jamais assez hommage pour le lustre qu'il ne cesse de donner à notre Ecole.

Le Professeur MOURGUE-MOLINES, dont je veux souligner la droiture et la générosité sans calcul, qui n'ont pas été honorées à leur juste mesure.

Le Docteur Raymond ALQUIÉ, qui m'a donné le témoignage de ce que signifie le courage.

Me permettez-vous d'associer à ces médecins, l'évocation de trois amis, prématurément disparus, frères de génération et de scolarité, mes deux camarades d'internat et d'agrégation, les Professeurs Pierre MARY et Léon DAYAN, ainsi que le Docteur Jean-François GINESTIÉ, d'associer encore la mémoire de mon père, auquel je dois ce que je suis. Je ne pouvais pas ne pas penser à eux, dans ce moment de joie et de ferveur.

Ma gratitude aujourd'hui s'adresse en outre à Mme Paule COMET, dont l'épreuve n'a pas entamé l'enthousiasme et la générosité pour maintenir fidèlement le souvenir de Jean COMET, ainsi qu'à son collègue et successeur M. CASAMAYOU, qui a bien voulu nous accueillir ici.

Quelle émotion ai-je enfin, à saluer ici M. le Professeur MOUTOTE ! Ma reconnaissance à son égard trouverait déjà une suffisante motivation dans le plaisir d'avoir, grâce à lui, relu comme pour la première fois, André GIDE et Paul VALÉRY.

Mais prononcer le nom de VALÉRY, nous amène déjà auprès de Celui qui nous réunit aujourd'hui, un homme singulier et attachant s'il en fut, le Professeur Albert PUECH.

Lorsqu'il me fut indiqué par notre cher Secrétaire Perpétuel que j'aurais ici, aujourd'hui, à vous adresser son éloge, la pensée d'évoquer le souvenir d'un confrère que la plupart d'entre vous ont beaucoup mieux connu que moi, m'effraya un moment. D'autant plus qu'Albert PUECH n'était pas de ceux dont la personnalité est facilement discernable «de l'extérieur».

Mais, assez singulièrement, cet agent étrange que, faute de mieux, on dénomme «le hasard», m'avait donné, il y a près de trente ans, un premier rendez-vous avec lui.

Lorsque j'étais enfant, le quartier de l'Avenue d'Assas était beaucoup plus favorable qu'il ne l'est aujourd'hui à la réflexion et à la méditation. Dans ce quartier que j'habitais, mon attention avait été intriguée par un promeneur solitaire, que j'apercevais régulièrement le dimanche après-midi et qui marchait en lisant un volume de la Pléiade. Mes parents, interrogés sur l'identité de ce personnage insolite, me répondirent qu'il s'agissait du Professeur PUECH. Leur réponse me laissa

un peu insatisfait dans la mesure où le morphotype du Professeur à la Faculté de Médecine que je m'étais dessiné, ne correspondait pas tout à fait à celui de ce promeneur-lecteur du dimanche.

Ce Professeur PUECH, je le revis huit ans plus tard lorsque, ayant entrepris ma scolarité médicale, je devins son stagiaire de séméiologie, dans la vieille Clinique Propédeutique Médicale de l'Hôpital Général et que j'assistais à ses cours de pathologie médicale au *Theatrum Anatomicum*.

Un troisième rendez-vous m'était fixé avec lui lorsque, classé interne provisoire à mon premier concours d'Internat, je fus son interne en 1959. Ici, surgissent immédiatement de ma mémoire de nombreux souvenirs et le moment est peut-être déjà venu de dessiner la silhouette d'Albert PUECH, de dresser le décor de son exercice à la Clinique Propédeutique Médicale, qui pour beaucoup d'entre nous, demeurera gravé dans les mémoires de façon indélébile.

Le patron quitte le bel hôtel de Rochemaure qu'il habite rue du Cannau et n'a qu'à descendre par les ruelles du vieux MONTPELLIER pour atteindre la place Albert 1^{er}. Il arrive au service à pied, en lisant quotidiennement le «Midi Libre», plié en quatre pour être lu en marchant. Je crois bien me souvenir d'une secrétaire, à la sempiternelle blouse bleue, dont c'est un euphémisme de dire qu'elle n'excellait point par ses qualités de compétence, ni de travail.

Suivi d'un groupe d'étudiants, il se rend alors dans les salles de malades. Les surveillantes en sont deux religieuses de Saint-Vincent de Paul, assez exceptionnelles, Sœur Bernadette du «côté des hommes» et Sœur Marie-Joseph du «côté des femmes», cette dernière réputée pour la vigueur de son langage.

Qui n'a jamais vu le spectacle de ces immenses salles communes de l'ancien Hôpital Général, aura peine à imaginer les conditions dans lesquelles s'exerçait la pratique médicale d'Albert PUECH et de ses collaborateurs. Des salles trop grandes, sans aucune cloison, avec de très nombreux lits alignés les uns contre les autres. L'aspect des malades, dont beaucoup présentaient des difformités aujourd'hui disparues, ainsi que leur comportement et leur tenue vestimentaire, assez incertaine, avaient de quoi refroidir l'enthousiasme débordant et impatient du stagiaire-étudiant non averti de ce monde-là. Il faudrait ajouter les sons : conversations, bruits de ménage, cris et gémissements, composaient une symphonie éprouvante.

Mais arrêtons-là ces descriptions. Cet Hôpital, au début des années 1960, était certes différent de ceux qu'avait connus Saint-Vincent-de-Paul, mais bien peu «humanisé» encore. L'un des plus grands mérites d'Albert PUECH et de ses collaborateurs fut d'assurer, malgré tout, l'attention et dévouement à leurs malades. C'est en effet une médecine de qualité qui y était pratiquée. Tous les matins étaient examinés les malades dont l'état de santé le nécessitait, ainsi qu'un contingent préparé par la Sœur et soumis à une régulière révision.

Si les conditions d'hospitalisation étaient précaires, l'enseignement était fécond, et les médecins de nombreuses générations ne peuvent oublier que c'est là qu'ils ont appris leur séméiologie médicale, en palpant, percutant et auscultant.

Il faut dire que le Service était un véritable musée de pathologie, d'une pathologie dont certains aspects ont aujourd'hui totalement disparu. Avec ses collaborateurs et tout particulièrement André PAGÈS et Roger PILON, ses élèves fidèles qui avaient déjà choisi cette voie, Albert PUECH était un fervent partisan de la méthode anatomo-clinique, chère à l'École française, et plus particulièrement à son Maître VEDEL. Les «pièces» anatomiques exceptionnelles étaient conservées pour l'enseignement et c'est ainsi que fut réalisé un véritable musée anatomique, dont certains éléments (anévrisme de l'aorte voussurant et déformant la paroi osseuse du sternum, nécrose papillaire du rein chez un diabétique, «apoplexie pulmonaire» post-grippale) étaient tellement extraordinaires, qu'ils sont demeurés dans les mémoires comme des pièces d'anthologie.

Albert PUECH prenait très au sérieux ses fonctions didactiques. Chargé de l'enseignement de la pathologie médicale, il s'intéressait tout particulièrement aux maladies hépatiques et rénales. Son cours était remanié chaque année, enrichi des notions les plus récentes, qu'il écrivait parfois quelques minutes avant de se rendre à l'amphithéâtre, parce qu'il venait de lire un article nouveau. Sa réputation est bien établie : ses connaissances équivalaient à celles d'une encyclopédie médicale.

Si l'on voulait résumer sa personnalité, on pourrait dire de lui qu'il était un honnête homme, et un très grand humaniste.

Honnête, il l'était fondamentalement, sans jamais dévier par la moindre compromission. Son caractère était absolument étranger à toute intrigue. De tempérament très pudique, il parlait peu de lui-même et des siens, hormis de ses enfants

et petits-enfants, et pourquoi ne pas le dire, de son cher fils Paul, qui poursuivant brillamment sa lignée médicale, lui procura de grandes satisfactions.

Humaniste, Albert PUECH l'était profondément aussi. Il appartenait à une génération de grands érudits, comme il y a fort à craindre que les futures n'en comporteront plus. Son élève, André PAGÈS, et bien d'autres, l'ont entendu se remémorer sans la moindre omission, des passages entiers de l'Enéide. Il aurait pu, de la même façon, citer la plupart des auteurs de la littérature française. Une culture d'autant plus précieuse qu'elle n'avait rien d'«archéologique», mais imprégnait sa vie. Au bout de quelques instants de conversation, l'auditoire était rapidement au-dessus de lui-même : un propos expliquant la maladie de BASEDOW pouvait s'achever sur une pensée de PROUST, dont il m'a communiqué la ferveur.

Nous évoquions souvent «La Recherche» dont il aimait citer *«je sors une fois par hasard et c'est en général pour aller voir des aubépines, ou les falbalas de trois pommiers en robe de bal sous un ciel gris»*, allusion à la promenade de PROUST emmené par son chauffeur dans la campagne de RUEIL, vitres remontées à cause des pollens et de l'humidité.

Il écrivait dans un style remarquable et avait en horreur néologismes et impropriétés de termes, qui souillent la langue française tels que, «au niveau de», «à la limite de», etc... Toute présentation, médicale ou non, formulée d'une façon incomplète, inexacte ou discutable, valait à l'auteur de voir sa phrase ponctuée d'un «sic», voire, en cas de récurrence, d'un «re-sic».

En matière de Verbe, il n'enviait me semble-t-il qu'un seul de ses collègues, mon Maître le Professeur Joseph VIDAL. Il admirait le Doyen Gaston GIRAUD, auquel le liaient de fidèles liens d'amitié, mais dont les dimensions officielles l'impressionnaient un peu.

D'une courtoisie et d'une affabilité extrêmes, il accueillait chacun avec une grande bienveillance mais, naturellement courtois, ne comprenait pas qu'on ne le fût pas avec lui, et ses rares colères, pointues et blanches, étaient suscitées par les gens qu'il qualifiait de «mal embouchés».

On n'aurait pas achevé de dessiner la personnalité d'Albert PUECH, si l'on n'évoquait point son humour, qui constituait l'un des traits essentiels de son carac-

tère. Il en était largement pourvu et, si comme on l'admet communément, l'humour est le meilleur critère de santé mentale, on peut dire que la sienne était particulièrement robuste.

Il aimait raconter et entendre des histoires drôles, lire des œuvres humoristiques. C'est ainsi qu'il s'attacha aux *Historiettes, mémoires et anecdotes* de Gédéon TALLEMANT des REAUX composées à diverses époques (1619 à 1692), mais publiées seulement en 1835. Au-delà de leur valeur documentaire, la verve, l'humour et le côté satirique de ce témoignage, en font l'un des documents les plus intéressants sur la société du XVII^e siècle, supérieur à celui de BRANTOME, ou de Pierre de l'ETOILE et à l'égal de celui de SAINT-SIMON.

Derrière l'humour, il scrutait évidemment les hommes, et ce n'est pas l'effet du hasard s'il avait réuni la collection de portraits dessinés par le célèbre Pierre WATON, que je vous invite à parcourir maintenant.

Il est évident qu'il faut commencer par le seul qui ne fut pas médecin, mais un maître à penser pour les médecins, l'auteur de *Monsieur TESTE* le très grand, l'admirable Maître sétois et montpelliérain Paul VALÉRY, dont, vous en conviendrez, l'allure est superbe.

On y trouve ensuite des médecins entrés pour la plupart au Panthéon des célébrités montpelliéraines : le P^r TÉDENAT, crâne parsemé de quelques rares cheveux et le bistouri agressif, le P^r ESTOR, père de notre regretté confrère, le P^r FORGUE, très magistral, le P^r RAUZIER paraissant, appuyé au lit d'un malade, rendre hommage à ses propres qualités médicales, le P^r VALLOIS à l'index tendu, sentencieux et investigateur. Nous retrouvons ce dernier, sur un autre dessin, où, le doigt levé derrière les Prs VIALLETON et GRANEL qui reçoivent la Légion d'Honneur des mains du Président MILLERAND, il paraît davantage réclamer une distinction pour lui-même, que s'apprêter à une investigation gynécologique.

La galerie de portraits comporte encore celui du Doyen Gaston GIRAUD, à la silhouette fine et aux traits élégants, celui du D^r WATON, père du dessinateur, dont les quatrains sont demeurés fameux, et doté d'une verve si exceptionnelle que les dîners réunissant André PUECH et lui-même étaient particulièrement brillants et prisés du tout-MONTPELLIER ; celui du D^r PILLEDOUE, sur le point de pratiquer une injection à une jeune femme «exerçant le plus vieux métier du monde»,

et d'un Professeur dont nous taisons le nom puisqu'il fut défini comme «une catastrophe médicale». Enfin, la visite à ce passé médical montpelliérain s'achève sur la charmante Suzy DROUET, qui connut un destin exceptionnellement tragique puisqu'elle fut la seule interne des Hôpitaux de MONTPELLIER à périr, noyée par un typhon, dans la baie d'HAÏPHONG !

Par dessus tout, Albert PUECH aimait les calembours qui le réjouissaient et dont il égayait les moments de répit, ménagés dans le travail médical. La situation devenait cocasse, quand l'un des auditeurs présents n'avait manifestement pas compris et ne participait pas à l'hilarité générale. Je me souviens à ce propos d'un interne très zélé, qui s'avança un jour pour présenter l'observation de Mme ALBIGEOIS. «Cette femme a au moins un catarrhe» demanda le patron ? «Non, répondit l'interne avec beaucoup de sérieux, c'est une insuffisance cardiaque». «Eh bien ! tans pis» regretta Albert PUECH, avec un regard désolé et profondément déçu.

Pour ma part, je crois discerner dans ce goût de l'humour, une potion, un antidote pour assumer les très difficiles conditions d'exercice médical que j'ai évoquées plus haut. Et puis, vive cet humour sain et vivifiant, dont notre époque est bien dépourvue !

*
* *

Mais il est temps d'aborder la biographie.

Albert PUECH naquit le 23 juillet 1895, à 11 heures. Sa famille, depuis 1765 où l'un de ses ancêtres y exerçait la médecine, était originaire du CAILAR, dans le Gard, une terre de tradition et de maintenance, un royaume pour le taureau et le cheval. Son père, Paul, était Professeur à la Faculté de Médecine de MONTPELLIER. Son frère André fit une brillante carrière d'avocat à la Cour d'Appel de notre ville, et ses dons d'humoriste et d'imitateur étaient bien connus de ses amis. Son frère Henri-Charles, ancien normalien de la rue d'Ulm, est titulaire de la Chaire d'Histoire des Religions au Collège de France et membre de l'Institut.

Albert fut élève de ce qu'on appelait alors le «Petit Lycée» de MONTPELLIER et il fut brillant. Je n'ai pu échapper à la fascination de ses magnifiques livrets scolaires, avec leurs appréciations élogieuses, leurs classements flatteurs, ainsi que celle des distributions de prix bruyantes d'applaudissements. Evoquons-les une dernière fois, avant que ne s'oublie la signification même de la distribution des Prix.

De la classe de 6ème à celle de 1^{ère}, la conclusion est identiquement flatteuse : «Excellent élève à tous égards. A donné *entière* satisfaction à *tous* ses maîtres. Très bon élève, excellente nature».

Ainsi que vous pouvez en juger de «visu», il cumulait les premiers prix en composition française, versions et thèmes grecs, histoire et géographie, récitation et obtint en philosophie le premier prix de dissertation.

Comme vous le pensez, on est tenté de rechercher attentivement une défaillance dans ce concert de perfection. Je l'ai trouvée en mathématiques, où le Professeur a noté dans son appréciation : «travail un peu léger» !

Albert PUECH est bachelier (Latin - Grec - Philosophie) en 1912. Il réussit à l'examen du P.C.B. le 9 juillet 1913 et commence ses études de médecine, un an avant la Grande Guerre. Le 3 novembre 1914, il obtient le prix de première année de médecine et un mois et demi plus tard, le 18 décembre, il est mobilisé à l'âge de 19 ans pour exercer les fonctions d'infirmier, puis de médecin auxiliaire.

Ce n'est que le 18 septembre 1919 qu'il est démobilisé avec le grade de médecin-lieutenant et la Croix de Guerre. A son retour, il prépare successivement l'Externat puis l'Internat des Hôpitaux, auxquels il est reçu premier en 1920 et 1921. Le 5 mai 1924, il soutient sa thèse de docteur en médecine, qui lui vaut le Prix FONTAINE et le Prix de la ville de MONTPELLIER. La même année, il prend ses fonctions de chef de clinique.

En 1926, il consacre un important travail aux protéines du plasma, à la polypeptidémie, à l'urémie toxique dans sa pathologie et sa physiopathologie qui fit l'objet d'une monographie.

En 1928, il est reçu au concours de l'agrégation de médecine, en même temps que son ami Paul PAGÈS. Une photographie nous le montre assis, timide et guin-

dé dans sa robe neuve d'agrégé, les traits imprégnés de finesse, le regard intelligent. A côté de lui, Paul PAGÈS, debout et la moustache fière, a davantage d'assurance.

Il prend immédiatement la responsabilité de Secrétaire général de la Société des Sciences Médicales et Biologiques de MONTPELLIER, notre chère bonne vieille «Cadavéreuse», qu'il ne cessa pas d'assumer jusqu'à sa retraite, avec beaucoup de dévouement et d'efficacité, puisque cette Société survit encore.

Parallèlement, il prit une part très active à la rédaction du Journal MONTPELLIER-MÉDICAL, ce dont il faut lui être reconnaissant.

Le 1^{er} novembre 1934, il est nommé Professeur d'Hydrologie thérapeutique et de Climatologie à la Faculté de Médecine et il est fait Chevalier de la Légion d'Honneur le 24 décembre 1938.

Son épreuve de titres est volumineuse. Elle a trait à de nombreux domaines de la pathologie, car Albert PUECH voulut demeurer un interniste. Il ne paraît pas nécessaire de souligner qu'il a rédigé 416 publications scientifiques : nous pensons avec Georges BRAQUE, que «les preuves fatiguent la vérité».

Je ne saurais non plus faire une longue énumération de toutes ces publications (ayant pour ma part collaboré à la 361^{ème}) et me limiterai aux lignes de force. En fait, Albert PUECH assista et participa à la naissance de deux disciplines actuelles : la *biochimie* dans une phase où elle contribue vraiment à expliquer et diagnostiquer les maladies métaboliques et la *gériatrie* considérée comme la prise en charge globale de la personne âgée.

En biochimie, avec Paul CRISTOL, il étudie les polypeptides sériques, leur passage dans le foie, leur métabolisme et ses perturbations au cours des rétentions azotées.

Pour ce qui concerne la gériatrie, il en fut un pionnier puisque dès 1950, dans son Service de l'Hôpital Saint-Charles, il consacre les premières publications à ses caractères spécifiques, dans les divers aspects de la pathologie de celui qui n'était considéré jusqu'alors que comme un adulte âgé. Interne dans son Service, j'ai connu les débuts de cette discipline médicale.

L'allergologue que je suis a retenu les travaux consacrés à l'asthme, à l'anaphylaxie digestive ainsi qu'à la susceptibilité bronchique, concept auquel je suis d'autant plus favorable, que je croyais naïvement en être le père, jusqu'à ce que je relise les travaux d'Albert PUECH.

Ses publications ont encore trait au thermalisme, à l'endocrinologie, la gastro-entérologie ainsi que, et surtout, à la pathologie hépatique et rénale.

C'est en 1960 qu'il devint titulaire de la Chaire de Clinique Médicale B, dans laquelle il put se consacrer davantage à une activité de médecine interne et en particulier d'hématologie.

Ainsi s'acheva, sereinement, sa carrière hospitalo-universitaire. Pourquoi ne pas le dire ? Ce fut avec une pointe d'amertume qu'elle s'acheva, car sans doute souhaitait-il voir son cher Paul lui succéder à la tête de cette Clinique médicale B, dans laquelle l'avait précédé le Doyen Gaston GIRAUD. Mais il n'y a aucune raison d'épiloguer sur ce sujet, et, comme le disait Ch. de GAULLE, «le passé appartient au passé». Il serait bien vain et dérisoire de formuler aujourd'hui quelque regret. Paul, vos qualités et votre réputation n'avaient nul besoin de cela. Vos mérites sont reconnus de tous et plus précisément quand, de façon récente, en qualité de Président de la Société Française de Cardiologie, vous venez de présider à PARIS, le Congrès Européen de cette spécialité. Nul ne l'ignore, vous êtes l'expert dans le domaine du rythme cardiaque, vous honorez notre Ecole et, Chers Collègues, vous ne m'en voudrez pas de l'avoir associé aujourd'hui à l'hommage de son père, dicté par une fervente amitié. A cet hommage, je me permettrai d'associer votre épouse Geneviève, qui participe si heureusement aux qualités de charme et de distinction de votre couple exemplaire.

Albert PUECH accepta bien volontiers cette retraite, qui lui permettait de se consacrer à des activités extra-médicales. J'ai trouvé dans ses notes cette réflexion : *«à bien des égards la retraite est libération. Depuis que j'en bénéficie, je me réjouis quant à moi, de ne devoir rien à personne et que personne ne me doive rien»*. Et il ajouta la répartie de sa secrétaire, qui semble l'avoir beaucoup touché : *«si, Monsieur, on vous doit le respect»*.

Et puis, vint le moment où il est habituel de s'arrêter et de regarder en arrière. «On vieillit quand on commence à se retourner» souligne Philippe

JACOTTET. Ce ne fut pas le cas d'Albert PUECH, qui aborde cette phase de sa vie à sa manière, nette et directe : la vieillesse arrive, parlons-en. Pour en parler, approchons-la, étudions-la et c'est ainsi qu'il va se consacrer à cette discipline médicale naissante, désormais dénommée gériatrie.

Devant cette Académie, dans sa séance du 18 janvier 1971, il présente une publication consacrée au thème de *«Vieillesse et littérature»*, qui comporte deux parties :

— L'analyse du procès habituellement intenté à la vieillesse avec l'étude de ses tares et les conclusions habituelles qui vont de la condamnation du cacochyme à l'effort médico-social pour le 3ème âge.

— Ensuite et surtout, un plaidoyer pour la vieillesse. Il n'est pas possible de reprendre ici l'admirable argumentation de ce plaidoyer, étayé par des citations de littérature, poésie, sciences, enrichi encore de sa main sur les tirés à part au moyen d'autres notes et citations a posteriori. On peut simplement mentionner :

«La vieillesse est la seule façon de vivre longtemps». (SAINTE-BEUVE).

C'est pourquoi *«il ne faut en médire»* (SACHA GUITRY).

«Tout le monde désire vivre longtemps, mais personne ne voudrait être vieux» (JONATHAN SWIFT).

Six ans plus tard (dans la séance du 17 mai 1976), il revint sur ce sujet, avec une communication intitulée : *Données actuelles sur les processus du vieillissement*, conclue par la formule : ce qui importe surtout c'est «moins d'ajouter des années à la vie que de la vie aux années», en gardant la vitalité de la jeunesse jusqu'à un âge avancé.

Plus tard, il nota : «Heureux celui à qui la bienveillance de son cœur, la candeur de son âme, la modération ordinaire et quelque nonchalance de son esprit permettent, dans un milieu favorable, de savourer les joies simples qui sont peut-être le meilleur de la vie». Il fut effectivement comblé à cet égard. Outre les succès qui ont jalonné la carrière de Paul, il était fier de son fils Henri, auquel MONTPELLIER doit de belles réalisations architecturales et rendait à ses filles et belles-filles l'affection profonde qu'elles lui témoignaient. Il s'adonna avec délices à l'art d'être

grand-père, adorait être entouré de ses petits-enfants et s'intéressait à leurs travaux et succès scolaires.

Il eut une retraite heureuse, agréable, jusqu'à ce que vint l'épreuve de la maladie, particulièrement cruelle. Elle l'atteignit brutalement, en pleine connaissance et lucidité, au cours d'un repas de famille et alors qu'il venait de réciter à ses petits-enfants, des vers de VIRGILE. Il put seulement articuler trois mots, pour formuler lui-même le diagnostic de son atteinte, montrant le côté de sa lésion cérébrale et perdit définitivement l'usage de la parole.

Mais il restait à assumer les effets, horribles pour un homme de pensée, de réflexion et de dialogue.

Il le fit, un an durant, avec une parfaite conscience de son état et avec le courage d'une foi chrétienne très vive.

Il fut très entouré par ses enfants, très proches de lui jusqu'au terme et en particulier ses filles Mesdames BRENAC et POURQUIER, ainsi que ses belles-filles, que j'ai plaisir à saluer ici. Ses petits-enfants ne cessèrent de lui donner de grandes joies et ne pouvant nommer leurs prénoms il indiquait, des doigts de la main, que, dans une courte période de temps, il avait été grand-père quatre fois.

Sa lucidité demeurait totale, mais il ne voulait pas qu'on fasse allusion à sa situation. Tous ceux qui lui ont rendu visite, et en particulier notre Secrétaire perpétuel et nos collègues les Professeurs MOURGUE-MOLINES et JEAN, ont pu attester de son courage et de sa fidélité à lui-même. Il nous faut ici évoquer Paul VALÉRY :

*«Le vent se lève !.. Il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre,...»*

Il s'éteignit ainsi, silencieusement, fort de sa foi. A sa mémoire, je voudrais associer maintenant celle de son épouse, Mme PUECH, qui manifesta toujours, auprès de lui, une discrète autant qu'affectueuse sollicitude. Vers le soir de sa vie, une épreuve de santé qui devait lui être fatale, nous donna l'occasion de l'approcher. Elle y fit front avec un courage, une dignité, une discrétion et surtout une foi chrétienne admirables, parcourant l'épreuve jusqu'au terme en grande sérénité.

*

* *

Au moment de terminer cet hommage, je ne peux pas ne pas m'interroger sur l'adéquation entre le personnage d'Albert PUECH et les propos par lesquels j'ai tenté de l'évoquer devant vous. Chacun sait que les mots ne sont pas toujours à la hauteur de ce que l'on souhaiterait communiquer. Et cela est encore plus dramatiquement vrai, lorsqu'on essaie de cerner un caractère, la partie la plus insaisissable d'un être. D'autant qu'Albert PUECH n'était pas suffisamment extériorisé pour être facilement discernable.

Qui était-il vraiment ?

Il m'a semblé, à la réflexion, qu'il était trop pur, trop insulaire, dans un monde qui n'était pas fait pour lui. Ce monde qui préfigurait seulement le monde d'aujourd'hui et moins préoccupant que celui de demain. Il suffit d'écouter Ian WATSON : *«Ce que vous n'avez pas l'air de comprendre, c'est que c'est fini tout ça — le temps de l'amour, de la confiance et de l'indépendance — Notre avenir est un âge de pierre de l'âme»*.

Comme Pierre CHANU, nous voyons bien dans les processus morbides qui conduisent notre civilisation au bord de la catastrophe, une «maladie de la mémoire». Et l'angoisse de notre temps est probablement liée à des mutations incontrôlables : nous ne saisissons plus la continuité de notre histoire. Comment dès lors serait-il possible d'interpréter le sens du présent ? Et que dire de l'avenir !

Non, vraiment, Albert PUECH, avec votre culture, votre humanisme, vous n'étiez pas d'un monde pareil...

François-Bernard MICHEL

RÉPONSE du Professeur Jean CADÉRAS DE KERLEAU

Monsieur,

Le Professeur Claude ROMIEU eût aimé vous faire l'honneur de la réponse. Une douloureuse épreuve, supportée avec un courage exemplaire, nous prive hélas ! de sa présence. Aussi m'a-t-il prié de vous recevoir et de vous exprimer ses vœux chaleureux de bienvenue en notre Compagnie.

Nul ne pouvait mieux que vous, qui fûtes un de ses internes de dilection, prononcer à cette tribune l'éloge du Professeur Albert PUECH.

Les étudiants de ma génération, et plus particulièrement ceux qu'il préparait à l'Internat, ont toujours admiré son goût pour l'étude servi par une mémoire prodigieuse. L'un et l'autre lui permirent d'acquérir une érudition hors de pair, comme vous le rappelliez au cours de l'émouvant hommage que vous venez de lui rendre.

L'ascendance médicale d'Albert PUECH était ancienne, comme son hérité académique. Son grand-père, médecin, membre titulaire de l'Académie de Nîmes, fut Correspondant de notre Compagnie comme il l'était de celles de Bordeaux, de Bruxelles et de Constantinople. Son père, Professeur à la Faculté, fut l'un des Maîtres de l'Obstétrique ; son enseignement comme ses interventions académiques étaient hautement prisés. Parmi nos Correspondants les plus illustres, figure son frère Henri-Charles PUECH, Professeur d'Histoire des religions au Collège de France et Membre de l'Institut.

C'est en 1943 que votre prédécesseur prenait séance parmi nous, brillamment parrainé par le Doyen GIRAUD dont il était l'ami et qu'il admirait. Sa haute culture, ne se bornant pas à la connaissance de la Médecine, enrichissait singulièrement ses propos. Il les présentait dans une langue élégante et châtiée, sachant émailler d'anecdotes l'exposé d'un sujet s'il s'avérait trop austère.

J'eus l'agréable mission en 1975, d'accueillir à cette tribune Paul PUECH, son fils, l'une des jeunes gloires de notre Faculté. La réponse à son remerciement me permit d'exprimer publiquement les sentiments de profonde amitié qui me lient, comme vous, à cette belle famille patricienne.

Vous êtes né, Monsieur, le 19 novembre 1936 à BAGNOLS-SUR-CÈZE où votre père, après d'intéressants séjours en Côte d'Ivoire et au Cameroun, exerça ses fonctions d'Officier Ministériel pendant quelques années. Il vint ensuite occuper un important poste de responsabilité à la Caisse d'Allocations Familiales de Montpellier, où vous allez effectuer vos études.

Après une excellente scolarité aux Collèges Saint-Jean-Baptiste de la Salle et Saint-François-Régis, vous entrez à la Faculté. Dès la deuxième année, vous portez un vif intérêt à l'Anatomie dont vous franchissez allègrement les étapes du monitorat, de l'adjuvat et du prosectorat, tout en préparant l'Internat dont le brillant concours de 1961 vous ouvre la porte étroite.

Très vite, vous prenez conscience que la discipline anatomique ainsi qu'une éventuelle carrière chirurgicale ne correspondent pas à vos aspirations. Aussi vous êtes-vous efforcé d'acquérir d'emblée, selon la tradition de notre Ecole Montpelliéraine, une formation aussi étendue que possible de médecine générale, avant d'aborder le domaine des spécialités.

En 1964, vous entrez dans le service du Professeur Joseph VIDAL qui vous accueille avec sa bienveillance coutumière. Le féal hommage que vous venez de rendre dit assez quelle profonde gratitude vous lui gardez de votre formation pneumologique, comme de l'enrichissement culturel acquis au contact de son esprit subtil et distingué.

Dans le même temps, le Professeur MOURGUE-MOLINES vous initiait aux indications opératoires de la chirurgie pulmonaire avec cette clarté et cette pondération que j'ai tellement prisées lors de ma préparation au Concours d'Internat.

Chef de clinique en 1965, vous êtes agrégé et médecin des Hôpitaux en 1969 et titulaire de la Chaire de Clinique des Maladies Respiratoires en 1972.

Au long cours de cette rapide ascension, vous obtenez de flatteuses distinctions : Médaille d'Or des Hôpitaux, lauréat de l'Académie de Médecine et, à quatre reprises, de la Faculté.

Par vos multiples travaux, publications et conférences, vous acquérez une audience nationale et internationale. Elu par toutes les Sociétés savantes de votre

discipline, vous devenez Membre de l'Académie américaine d'Allergie, Gouverneur pour la France du Collège International des Médecins Thoraciques, Vice-Président de la Société Française et Membre du Comité National des maladies respiratoires.

Un tel dynamisme devait aboutir au rapide développement de votre beau service de l'Aiguelongue, si accueillant dans son cadre de verdure.

Avec et après votre Maître VIDAL, vous y avez progressivement élargi le champ de vos responsabilités et de vos initiatives en adjoignant successivement à la Pneumologie, des sections d'Allergologie et d'Asthmologie, ainsi que des consultations d'insuffisance respiratoire et de déficits immunitaires.

Ainsi pouvez-vous assurer, dans des salles rénovées, votre triple fonction d'enseignement, de soins et de recherche, cette recherche qui ne s'écrivait pas jadis avec un grand R, tant elle apparaissait comme l'apanage naturel de tout médecin hospitalo-universitaire. Aidé des conseils du Doyen BÉNÉZECH, des Professeurs CAZAL et PAGÈS, et avec la collaboration d'une jeune équipe d'élèves judicieusement choisis, vous réalisez dans votre laboratoire d'importants travaux scientifiques dans l'esprit de votre Maîtrise en Biologie humaine. Plus particulièrement orientés vers les moyens de défense de l'appareil respiratoire, ils sont à l'origine d'excellents ouvrages présents et à venir.

Votre vive curiosité d'esprit ne pouvait se borner au seul domaine de la clinique traditionnelle et vous avez extrapolé vos conceptions à l'étude physio-pathologique d'états morbides chez des écrivains et des artistes célèbres. C'est notamment le sujet de votre livre *«Respirer»*, en voie de parution. L'asthme n'y est pas considéré comme une maladie, mais comme un syndrome d'obstruction bronchique récidivante dans la genèse duquel interviennent l'allergie et un symptôme de souffrance exprimé par la crise asthmatique qui est un cri.

Chez PROUST, il résulte de la séparation d'avec sa mère qu'il adore, au point de préférer *«avoir des crises d'asthme et lui plaire que de lui déplaire et ne pas en avoir»* ainsi qu'en témoigne sa 116^{ème} lettre. Le thème de la séparation domine d'ailleurs son œuvre, qu'il prenne forme d'abandon, de solitude ou d'éloignement de l'être aimé, qu'il s'agisse d'Albertine, de Gilberte ou de Madame de Guermantes. C'est seulement «libéré» par la mort de sa mère, d'ailleurs douloureusement ressentie, qu'il va se transformer peu à peu dans son comportement comme dans sa propension «à la recherche du temps perdu».

De même chez GIDE, qui « respire mal », les accidents respiratoires sont déclenchés, aggravés ou améliorés au gré des sautes de l'amour maternel. Ce n'est qu'en 1873 qu'il va tenter de réaliser sa première libération en partant pour l'Algérie. Madame GIDE, inquiète, vient le rejoindre. Mais il ne cède pas à ses instances et cette décision semble avoir une heureuse influence sur l'amélioration progressive de sa pneumopathie chronique, vraisemblablement tuberculeuse.

L'extension de vos recherches sur l'incidence de la souffrance et de la maladie sur le génie vous a conduit à étudier le retentissement de la surdité de BEETHOVEN sur sa musique, de la polyarthrite sur la peinture de RENOIR ainsi que l'effet des troubles oculaires sur l'art de DEGAS et de DAUMIER. L'altération de la vue chez MONET semble être très précocement à l'origine d'une conception des formes de plus en plus floues et d'une tendance au monochromatisme des couleurs. Par son pinceau, il « raconte ses yeux », dit Paul VALÉRY.

Ainsi, Monsieur, enrichissez-vous sans cesse une culture extra-médicale que Luc DURTAIN appelle le « second métier » du médecin. Vous y trouverez non seulement le « véritable repos, mais cette agilité du regard et de l'esprit qui est chose si précieuse vis-à-vis des malades eux-mêmes ».

Votre intense vitalité ne saurait se borner aux seuls travaux intellectuels. Comme les impressionnistes que vous admirez, vous êtes sensible aux aspects changeants de la nature et du mouvement.

Avec vos enfants et votre charmante épouse, parée de toutes les qualités requises pour édifier à deux une grande carrière, vous aimez parcourir les beaux sites de notre terroir. Déjà de la terrasse de votre agreste demeure, vous pouvez contempler quelques hauts lieux du « beau pays de Montpellier » : rocher légendaire de SUBSTANCION, collines boisées de CASTELNAU, clochers et toits patinés de notre vieille cité, ainsi qu'à travers les grands pins de MAGUELONE, un coin de mer latine.

Comme vos ascendants paternels, vous ressentez une attirance certaine pour les lieux monastiques et leur spiritualité. Votre père, Germain MICHEL, en a précisé l'origine dans un très bel ouvrage consacré aux paysans de l'Ardèche et leurs seigneurs, ainsi qu'aux abbayes cisterciennes de la montagne vivaraise, et notamment celle des CHAMBONS. Vos ancêtres cultivaient les terres à fermage, sous l'obliga-

tion de redevances en nature et de certains travaux et charrois. Plus de treize MICHEL figurent dans ses archives, du XIV^{ème} siècle à la Révolution.

Par tradition orale, votre grand-père, nonagénaire, contait en 1966 que le dernier prieur, Dom MAUBERT, en quittant les CHAMBONS le 10 décembre 1791, confiait à votre ancêtre Guillaume des documents en lui disant *«je te donne ces papiers qui te feront grand bien ainsi qu'aux habitants»*. De là naquirent les légendes selon lesquelles les moines avaient enterré près du monastère des cloches remplies de monnaies d'or. Puissiez-vous les découvrir un jour, en une «chasse au trésor», à l'occasion d'un pèlerinage aux sources.

En Languedoc, vous ne pouviez qu'être attiré par Saint-Guilhem le Désert et sa vallée inspirée. Avec les amis du site, vous avez publié une luxueuse plaquette ornée de dessins romantiques de Bonaventure LAURENT. Dans les méandres de l'Hérault, la montagne, les maisons et les toits du village, les ruines dentelées du château, semblent présenter l'Abbaye comme un joyau dans son écrin. C'est en ces lieux qu'en l'an 804, las de la gloire et des tourments du monde, Guillaume d'Orange vint chercher la paix.

Avec Gaston BAISETTE, vous avez pleinement apprécié la beauté des étangs littoraux teintés, selon l'heure et le temps, de vert glauque, de nacre irisée ou d'or écarlate, ainsi que la vie pittoresque des villages languedociens qui les environnent.

Plus loin «l'autre Camargue» vous a inspiré de délicats poèmes chantant le Rhône, le cheval, les oiseaux,

Oiseaux

encore innominés

de couleurs et de cris,

innombrables

à exalter le ciel

lorsque les vagues d'ailes

vont battre aux paupières

de la mer qui s'endort.

Elle vous attire aussi par son silence à peine troublé par les frémissements de la faune aquatique dans les enganes foulées par de blanches cavales, où paissent impassibles les noirs taureaux altiers.

Vous êtes enfin un chantre de la garrigue à laquelle vous avez consacré des vers d'un modernisme sans outrance, illustrés par le beau talent de Bob ter SCHIPHORST,

*Deux espaces en miroir,
végétal et sidéral,
tous les blancs-bleus
et tous les verts,
boursoflés et moutonnant
uniformes et tourmentés,
proliférant et ponctués,
et ce grand pin d'Alep,
le bois de la croix du Christ,
tige d'assemblément.*

Au-delà de l'extase, peut-être y cherchez-vous parfois, loin de la turbulence de la vie actuelle, à l'heure où les falaises se nimbent comme l'Hymette de brumes violettes, le calme pastoral de ces terres de prestige dont la brise vespérale exhale les senteurs vivifiantes.

Qu'elles vous inspirent, Monsieur, de vibrants propos que vous viendrez tenir en ce XXème fauteuil, de renommée pérenne, qu'au nom de l'Académie je vous avance avec la plus vive amitié.

Jean CADÉRAS DE KERLEAU

*
* *